

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

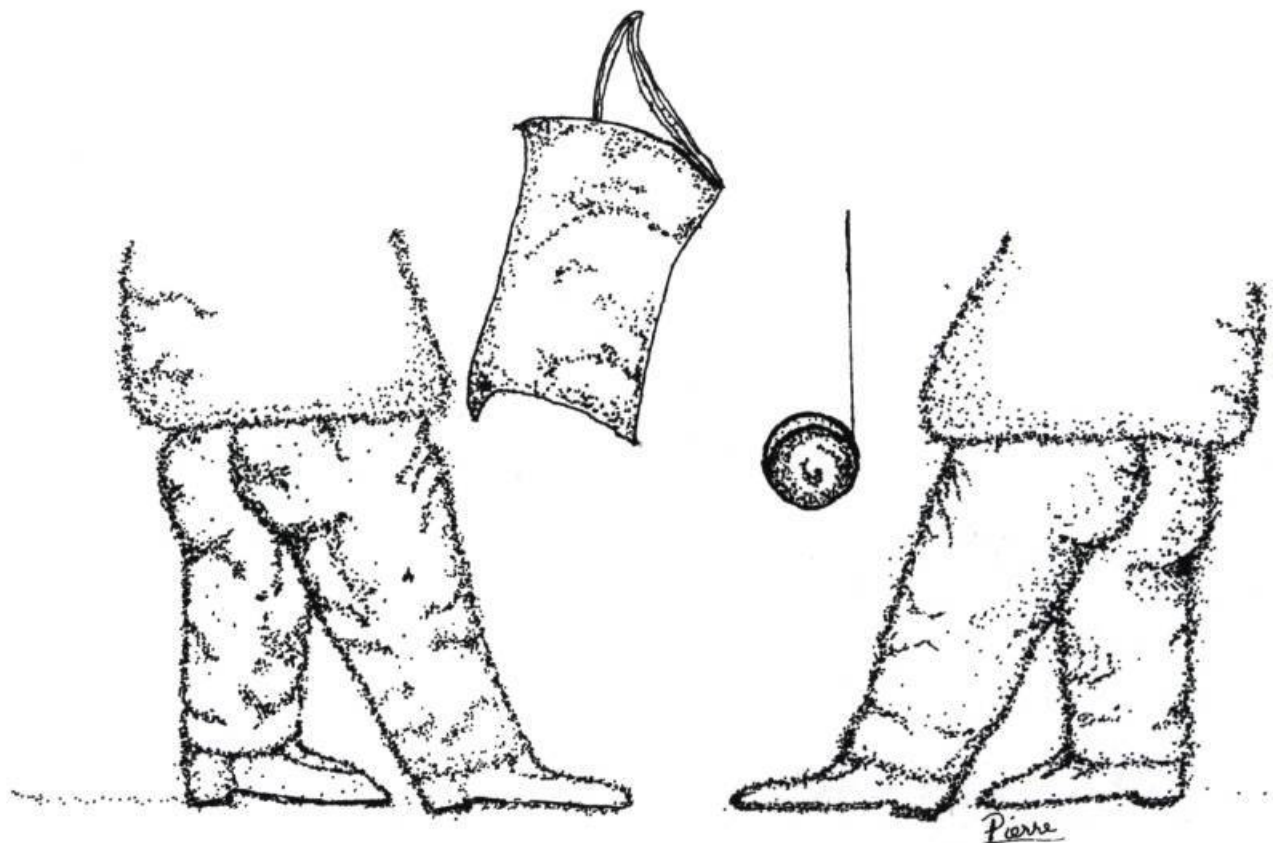
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1984). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (34), 42–45.



Johnny Mangano and his astonishing dogs

de Michel Tremblay
à la Licorne

Ce *Johnny Mangano...* reprend les deux premières parties de *Trois petits tours* présenté à Radio-Canada. Mais il ne reste que *Berthe* et *Johnny Mangano...*, *Gloria Star* s'est éclipsé devant l'authenticité des autres. Nos déboires de pseudo-gloire comportant assez d'illusions pour nous contenter ou nous faire errer dans nos rêves d'impuissance. Mais pourquoi rêve-t-on? Pour fuir l'étouffement quotidien de nos handicaps perpétuels. Ou pour sécuriser la cage inviolable de nous-mêmes: miroir-nombril de survies tissées d'échecs-réussites. Ces mises à nu de nos médiocrités ne peuvent que susciter une prise de conscience du spectateur. Et l'auteur a pris soin de discréditer toutes les armes qui pourraient nous servir de subterfuges.

Berthe vend ses tickets pour le show et sa cage de verre lui permet de faire les rêves les plus fous qui finalement nous permettent de comprendre sa vie manquée et assise dans le bien-être du moindre effort et de la télé-suggestion. Son désarroi est total. Son bien-être est consommé. Il ne lui reste que la routine

Le théâtre qu'on joue

par André Dionne



de vendre le divertissement d'un ailleurs de second ordre.

Au *Coconut Inn*, Carlotta et Johnny ne sont que les valets de leur chienne, Kiki, qui consacre leur mariage et leur entente très désolante. Comme si les besoins quotidiens dirigeaient tout. (Comme si le destin s'avouait enfin quotidien.) Et il va sans dire que l'échec de Carlotta qui veut quitter Johnny ne fait que répéter nos rêves qui n'arrivent pas à s'incarner dans la mutation du monde changeant qui nous entoure.

C't'à ton tour, Laura Cadieux

de Michel Tremblay
au 4'saouls-bar

Dès sa lecture en 73, *C't'à ton tour Laura Cadieux* me faisait penser à une pièce de théâtre qui s'inscrit d'une façon toute naturelle dans le *Cycle des belles-soeurs*. Le milieu était plus ouvert sur le milieu social, mais la petitesse des lieux me semblait tracer cette cage dorée des peurs et de la sécurité qui sert encore de balises à notre épanouissement. Ce long monologue de Laura Cadieux confirme l'absence de communication de *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*. Les anecdotes abondent mais le véritable message reste en deçà. En attente d'être dit. Tout empêtré dans l'apparence et le théâtral d'une vie qui n'ose pas jouer son propre jeu. C'est la peur du changement. C'est la peur de la différence. Et pour Laura, la peur de sa singularité: la grosseur accompagnée de la frustration de se sentir cataloguée.

Ses visites hebdomadaires chez le médecin ne sont que prétextes pour rester dans l'anti-chambre de ses complexes. Les autres sont là pour nous faire oublier nos échecs. Pour assurer notre différence. Pour nous justifier dans la fausse

comparaison. Laura se comptait dans la maxime populaire: quand je me regarde, je me désole, quand je me compare, je me console. Dans toutes ces critiques, elle reflète et révèle ses peurs de devenir autre et son besoin de protéger son environnement habituel. Sa contenance est proportionnelle à son «front» qui est immense, proportionnel à sa grosseur et à son discours.

Et pour nous livrer toute cette balance entre deux poids, deux mesures, il fallait tout le talent de Manon Gauthier qui en plus d'orchestrer ce théâtre-roman, sait nous faire vibrer merveilleusement, par son jeu, à toutes les pudeurs de cette Laura qui n'arrive pas à parler d'elle-même sans entraîner toute la collectivité à sa suite.

Les Belles-Soeurs

de Michel Tremblay

à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Reprendre un tel succès après 15 ans ne peut que nous questionner d'avantage sur notre société et son devenir. Enfin les questions viennent de l'intérieur et leurs réponses ne peuvent que susciter une plus grande lucidité vis-à-vis ce que nous vivons. Sommes-nous encore les belles-soeurs d'une constitution contre laquelle on n'ose pas encore entamer des procédures de divorce? Si tel est le cas, la pièce de Tremblay, avec sa structure pro-et-non-réaliste comme nous la concrétise habilement la mise en scène d'André Brassard, restera toujours d'actualité. L'*O Canada* de la fin deviendra le timbre-prime de notre paraître dans la différence et non dans l'affirmation. Le hasard nous permettra peut-être de gagner, mais ce n'est pas certain que notre langue nous permettra de coller un timbre-prime au bas de la constitution. Entre l'être et le paraître, nos sentiments se confondent et notre dialectique se perd.

Revoir *Les belles-soeurs* quinze ans plus tard pose le problème de notre évolution et de notre acceptation. La facture de la pièce me semble encore plus parfaite et plus originale qu'à ses débuts. Le point de vue ne semble plus le même et les problèmes soulevés lors des premières mises en scène ont une dimension plus universelle. André Brassard a su im-



André Doucet dans *Johnny Mangano and his astonishing dogs*.



Manon Gauthier dans *Ç't'à ton tour*, Laura Cadieux.



Christiane Drolet, Louise Dussault, Monique Rioux, Nicole Leblanc, Mariette Théberge, Francine Lespérance et Angèle Coutu dans *Les Belles-Soeurs* de Michel Tremblay, mise en scène de André Brassard au Th  atre Denise-Pelletier.

ser une nouvelle vision de ces femmes qui vivaient avec acuité notre drame national sans en comprendre toute la portée. (On ne chante pas impunément l'*O'Canada*    la fin de la représentation sous les pluies des «timbres-prime»).

La pertinente distanciation que crée Brassard nous permettra peut-être d'atteindre cette lucidité qui nous fait tant défaut et qui peut seul nous ouvrir d'autres horizons plus libérateurs. Bref, une mise en scène qui s'impose et innove dans l'ambiguïté du moment. Elle redonne à la première pièce de Tremblay toutes ses dimensions: directions multiples que l'on retrouve dans toutes ses oeuvres.

Avec ses *Gens du Silence* Marco Micone a commencé une réflexion sur la condition des immigrés. L'an dernier, *Addolorata* sa seconde pièce, nous présentait une analyse plus détaillée de la condition de la femme italienne en territoire québécois. Cette fois, c'est un questionnement plus général sur le pourquoi de l'immigration. «Ceux qui nous ont chassé de notre pays et qui nous ont marginalisé ici sont de la même race», dit-il. L'homme se rangera du côté des boss, du pouvoir anglais suivant la logique toute catholique et en soulignant que «même les curés enverraient leurs enfants à l'  cole anglaise s'ils en avaient». La famille Rossi n'est en fait qu'un exemple plus frappant pour nous permettre de comprendre notre propre déracinement. Notre peuple vit aussi dans son «Chiuso» francophone. Les conditions d'exploitation se ressemblent. Nous travaillons tous dans la grande usine américaine. Plusieurs femmes ont pré-

par   leur vie sur des machines à coudre, et le destin se résume la plupart du temps à payer une maison.

Mais voilà que Micone entreprend d'étaler la peur qui assaille ces gens. Il veut remplacer la culture du silence. Ce sont les enfants élevés ici qui font éclater la cellule familiale et anéantissent l'autorité paternelle d'Antonio qui se retrouve isolé dans son palazzo. Même les femmes dénoncent leur asservissement. Désormais la communauté sera différente.

Il fallait toute l'énergie de Lorraine Pintal pour rendre si attrayante cette dialectique sur l'immigration. Disons que le verbe de Micone frappe bien sa cible, que les traits de ses personnages sont précis, qu'il utilise son talent d'une façon très perspicace. Bref, une production réussie et un Jean-Denis Leduc (Antonio)    son meilleur.

Gens du silence

de Marco Micone
au café-th  tre La Licorne

Switch et son ensemble

de Joanne Arseneau et Isabelle Doré
à l'Atelier Continu

Switch est là et attend son orchestre. — Nous attendons la pièce. Elle nous redonne toutes les idées qui peuvent surgir lorsque nous attendons quelqu'un. C'est de l'instantané, du coq-à-l'âne, et parfois du débile pour gens «straight» qui paniquent pour tout et pour rien. Entre deux flashes, le malaise de Switch dans le monde actuel nous emporte dans une réflexion qui dépasse son personnage et sa condition. Elle analyse ce qui l'entoure, mais elle ne propose pas de solution. On la sent prise de panique devant le hasard qui devient de plus en plus planifié par les créateurs d'images et de fantasmes. D'un sujet à l'autre, c'est la même préoccupation existentielle qui l'obsède et rejoint la salle.

Les auteurs savent communiquer dans l'abstrait instantané qui étouffe l'émotion tout en aiguisant nos instincts primaires de survie qui s'endorment sous les bombes du pouvoir. Switch devient la lucidité du présent. La logique illogique du système. Parfois, l'exagération d'une stupidité. Toujours la conscience de nos irresponsabilités. Que peut faire une chanteuse rock seule en scène? Que dire? Sinon ce miroir qui nous est projeté. Brisé. En flash. Dans le dédale des modes. Switch se livre ambiguë, solitaire. Sa conscience se situe au seuil de la survie et de l'affirmation. Cherchant un nouveau sens dans l'existence morcelée qui s'offre à nous. Puis, on en vient à se demander qui dirige les fantasmes de Switch? Et les nôtres?

Retrouvailles au Café-Théâtre Quartier Latin

Dans ce spectacle de poésie, nous retrouvons tous les drames et les espoirs de notre histoire. Ce que nous fûmes, ce que nous sommes. Notre inconscient. Notre état. Et, pour les autres, les rêves qui pourraient nous stimuler. De l'autopsie sommaire des Canadiens français (nationalistes) jusqu'aux rêves de liberté et d'immatérialité que propose le choix des textes, nous sommes confrontés aux limites de nos désirs jusqu'à l'enjeu de leur réalisation dans le contexte actuel. C'est le pari d'une telle production. C'est la réflexion pour tous ceux qui s'interrogent. C'est la découverte et la remise en question pour tous ceux qui ne sont pas des demeurés.

Cette certaine rencontre avec nos origines nous permet de comprendre la déconfiture des années 80 qui répètent dans leurs thématiques les préoccupations du début du siècle: l'amour, le bonheur, le nationalisme et le sacrifice.

D'un poème à l'autre, c'est la dichotomie, la fidélité aux «souliers percés» (Nelligan) ou la «(fuite du) laurier pour le sauvage» (Morin). On sent cette révolte étouffée. On ré-entend ces amours rêvés et inaccessibles. Mais malgré tout, on décèle, dans ce quotidien sacré, une grandeur d'âme se mesurant au sacrifice perpétuel qui nous était imposé par les circonstances et par l'époque. On découvre (encore une fois) que certaines de nos thématiques littéraires se répètent dans la diversité depuis nos origines.

En sortant d'un tel spectacle, l'on se demande si l'on aura notre statut de village dans l'an deux mille. Comme nos habitudes de croyants n'auront guère changé, et que nos messies sont encore là...

Partir en nowhere

de Marielle Bernard
à la salle Fred-Barry

Après s'être agressées dans le laundromat de *Mousse* un an plus tôt, Sylvie et Lorraine se retrouvent. La première vient frapper à la porte de la seconde pour lui vendre ses produits de beauté. Lorraine a l'apparence d'une fille rangée et cérébrale qui accomplit sérieusement son rôle de jardinière d'enfants. On sent chez elle une angoisse de se faire découvrir. Et une attente à communiquer. Autant elle semble introvertie, autant elle deviendra la plus folle, la plus exubérante et la plus déséquilibrée. Son personnage se construit sous nos yeux. L'émotion naît. L'impossible devient plausible. Puis on se retrouve en pleine osmose des contradictions. Sylvie, la plus excentrique, se révèle la plus profonde, la plus sensible et la plus accueillante. Ses fantaisies sont l'expression de son secret.

Il ne faut pas chercher de structure conventionnelle dans cette pièce. Tout repose sur la complexité des personnages et sur le déploiement des émotions. Leur opposition est révélatrice de complicité et de tendresse. Chacune essaie de vivre au gré des hasards. Et c'est dans l'intensité subtile que nous les découvrons. La rencontre se fait «raconte». Puis le désarmement suscite l'étonnement. L'espoir post-moderne de l'évitement d'une catastrophe. (... l'amitié naîtra peut-être un jour).

Subtilement mise en scène par Louis Léveillé, ce jeu d'intensités se développe avec beaucoup d'émotions. L'auteure, Marielle Bernard, précise les voies d'une nouvelle dramaturgie qui se situe en dehors de toute dialectique sclérosante.